

Paysages urbains

Robert Melançon

Number 3, Winter 2004

Expériences du paysage

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2211ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Melançon, R. (2004). Paysages urbains. *Contre-jour*, (3), 81–85.

Paysages urbains*

Robert Melançon

I

Le ciel tend au fond une toile tissée de vapeur
Et d'orage. Au premier plan, des façades
De briques et de pierres posent de francs à-plats

Rouges, marrons et gris, comme dans Breughel.
Par-delà les toits qu'on surplombe, un clocher
Délicatement effilé se profile à contre-jour,

Sans aucun relief. Une pluie fine, à peine
Une poussière d'eau, fait vibrer l'air; les couleurs,
Saturées, semblent sourdre des choses.

Un homme en imperméable mastic,
Qui semble minuscule vu du sixième étage,
Longe une palissade couverte d'affiches.

II

De telles places semblent toujours
Plus vastes la nuit. On y entend des fontaines,
Qui lancent des crachats de lumière.

Le vent coule entre les tours à bureaux, se disperse
Dans l'étendue, fouille les arbres d'ornement
Dont un paysagiste a réglé l'ordonnance

Pour faire écho à la colonnade de la banque.
Des voitures s'arrêtent aux feux rouges,
Puis redémarrent dans le bruit des embrayages.

Aussitôt tout semble théâtralement
À l'abandon : un décor de pierre et de verre,
Sur quoi pend le poncif de la lune.

III

Le boulevard va sous le ciel peint à la fresque
D'un éboulement baroque de nuages.
L'alignement des arbres définit une nef

Que somme une voûte parfaite, arrondie
Sur une colonnade dont le vent remue
Les chapiteaux de feuilles et d'oiseaux.

À l'horizon, la rosace très lente
D'une aurore rose et verte exalte
L'élévation d'un soleil si blanc

Qu'il semble que le spectre s'y liquéfie.
Puis tout l'espace s'enduit de bleu,
Des voitures passent, le jour s'est levé.

IV

La ville n'est jamais si belle que l'après-midi,
Lorsque le jour tombe, entre trois et quatre heures,
En novembre. La lumière se répand, poudre

De plus en plus fine sur les pierres qu'elle allège,
Et les rues rêveuses dans lesquelles vont les passants obscurs
Se creusent entre les immeubles hauts.

Partout les fenêtres s'éclairent. Elles jettent
Des filets de lueurs qui prennent un instant
Un visage, puis un autre, non comme un spectre

Mais chacun dans son éternité singulière,
Tandis que les entrées des magasins s'illuminent
Sous des lambeaux de ciel d'où tombe la nuit.

V

Dans l'étendue d'un parking d'hôpital (c'est bien ainsi
Que serait la lune si nous y étions, banlieue absolue,
Banlieue de la terre), une corneille se pose sur un lampadaire

Et salue bruyamment le soleil de dix heures et demie,
Multiplié par les capots, les pare-brise, les chromes.
Près de l'entrée de l'urgence, des brancardiers

Fument dans l'air froid, en bavardant; ils regardent
La steppe des voitures, qu'ils ont vue tant de fois.
Quelques patients qu'accompagne un proche, des vieillards

Ou ils en ont la démarche, s'en vont à pas très lents
Sous le ciel monumental. Une ambulance arrive
En jetant des éclairs de gyrophare. La corneille s'envole.

* Poèmes tirés d'un livre à paraître aux éditions du Noroît, *Le paradis des apparences*.